

CONCOURS D'ENTRÉE

FORMATION INITIALE

2025

CONCOURS D'ENTRÉE 2025

Parcours Scénographie

Admission

Epreuve d'expression volumétrique

Durée : 9h00 – coefficient 2

Dates de l'épreuve : mercredi 9 avril 2025 de 14h à 18h30

jeudi 10 avril de 9h à 13h30

Texte **Le masque Boiteux**, de Koffi Kwahulé (avec coupes).

En tenant compte de la dramaturgie de cette courte pièce, avec le matériel mis à votre disposition, vous devrez faire une proposition volumétrique qui peut rester au stade de « croquis en 3 dimensions ».

L'échelle est libre, mais n'oubliez pas d'adjoindre une ou des silhouettes, pour que le choix de votre échelle soit lisible.

Signifiez la position des spectateurs sur votre maquette.

Les objectifs de cette épreuve visent à évaluer :

- l'aptitude à déployer votre imagination en volume
- l'aptitude à intégrer une temporalité dramaturgique : mouvements, lumière...
- l'aptitude à affirmer un point de vue dramaturgique
- l'aptitude à définir un rapport scène-salle, un point de vue de spectateur

Vous pouvez consulter de la documentation sur internet.

Vous pouvez adjoindre des croquis sur feuilles A4 pour préciser des intentions d'espace, de textures, de matériaux, de mouvements, de lumière...

Cette proposition volumétrique sera présentée lors de l'oral.

LE MASQUE

*La place publique d'un village en Afrique au début des années quarante.
Des musiciens jouent au milieu d'un cercle de spectateurs. De temps à autre,
l'un des spectateurs entre dans le cercle et exécute une danse. Toute cette effervescence sert à « appeler » le masque qui se prépare dans le bois sacré.
Le masque paraît en même temps que les musiciens redoublent d'ardeur. Il est précédé d'un acolyte (qui ne porte pas de masque).
Le masque danse. Puis, d'un geste de la main, il ordonne le silence. L'acolyte parle au nom du masque.*

L'ACOLYTE.— L'Ancêtre dit
De fureur
Les eaux ont bondi de leur couche
Pour cacher le soleil aux bourgeons des plantes
Pour étouffer de leur courroux les champs
Pour sauter à la gorge des montagnes
Car un homme a étendu une femme
Au bord du Grand-Fleuve
La femme appartient à un autre homme et
L'homme appartient à une autre femme
L'homme est nu et la femme est nue
Tous les deux nus
Sous les yeux du Grand-Fleuve
Ils ont commis la chose
Qu'un homme qui appartient à une autre femme et
Une femme qui appartient à un autre homme
Ne doivent jamais commettre
Sous les yeux du Grand-Fleuve
Alors de fureur
Les eaux ont bondi de leur couche
L'Ancêtre dit.

Le masque danse.

Seule la queue
De la mort n'a pas de fin

Le Masque boiteux a été créé sous le titre Histoires de soldats en novembre 2002 au Glob Théâtre de Bordeaux dans une mise en scène de Souleymane Koly et Alougbine Dine, avec : Anne Saffore, Limengo Benano Melly, François Chicaïa, Djibril Diallo, Bruno Lecomte. Décor : Jean-Loup Walraet (avec des photographies de Hervé de Wiellancourt), costumes : Karlando, musique : Serge Moulinier, lumière et son : François Giraud. Conception : Guy Lenoir, MC2a (Bordeaux).

Rappelle l'Ancêtre.
 Apaisées
 Elles lâcheront la gorge des montagnes
 Elles desserreront leur étreinte sur les champs
 Elles retourneront d'où elles sont venues
 À la vie du soleil
 Elles livreront à nouveau les fleurs des plantes
 Le sourire scintillant de mille perles
 Elles ramperont pour retrouver leur couche
 Les eaux s'apaiseront
 Dit l'Ancêtre.

LA REINE.— Vrai ?

L'ACOLYTE.— Vrai
 Aussi vrai que le jour est clair et
 Que la nuit est noire
 Aussi vrai que l'or de la montagne sacrée porte malheur et
 Que l'eau de la rivière des grands baobabs porte bonheur
 Les eaux s'apaiseront
 Les récoltes redeviendront bonnes
 L'Ancêtre a dit !

Le masque danse.

Vrai
 Les eaux s'apaiseront
 Dit l'Ancêtre.
 Oui les eaux s'apaiseront
 Les eaux s'apaiseront
 Mais comme en pareilles circonstances
 Il faudra des sacrifices
 Beaucoup de sacrifices
 Des montagnes de sacrifices
 Ces sacrifices chacun les connaît
 Dit l'Ancêtre.
 Ne sont-ils pas désormais devenus
 L'ombre de nos vies.

Le masque danse.

Les mauvaises eaux et la famine
 Sont entraînées par les génies du fleuve

Qui ne le sait
 Qui ne sait qu'il faudra des sacrifices
 Beaucoup de sacrifices
 Des montagnes de sacrifices
 Qui ne le sait
 Demande l'Ancêtre.

Le masque danse.

Les génies du fleuve exigent
 Sept cabris noirs
 Sept greniers d'arachides,
 Sept greniers de bananes,
 Sept greniers d'ignames,
 Sept canaris de vin de palme.

LA REINE.— S'il ne s'agit que de cela, rapporte à l'Ancêtre que les génies du fleuve seront satisfaits comme d'habitude, et dès aujourd'hui.

Le masque danse.

L'ACOLYTE.— L'Ancêtre exige que
 L'homme et la femme
 Qui sous les yeux du Grand-Fleuve
 Ont commis la chose
 Qui ne se fait pas
 Se retirent d'eux-mêmes
 De parmi la foule
 Et viennent dans le cercle
 À l'ombre de son jugement.

Arrive un officier blanc suivi par des tirailleurs sénégalais. Visiblement personne ne les attendait.

LA REINE.— Qu'on leur apporte à boire.

L'OFFICIER.— Pas la peine. Parlons vite, parlons bien. Menace. Bref et précis. Misère qui les menace. Des barbares sont venus planter le feu et le sang dans le sein de la mère patrie. Une affreuse misère qui les menace. Aussi ai-je mission d'enrôler tous les hommes de cette partie du monde capables de sauver l'empire.

LA REINE.— (aux tirailleurs) Dites à votre chef que le commandant nous a appris le malheur qui a frappé son peuple. Nous compatissons. Le

commandant est reparti il y a trois jours avec sept guerriers pour alimenter la guerre qui humilie son pays. Sept guerriers volontaires partis avec nos bénédictions. Ils auraient pu être dix, quinze, vingt mais il n'y a eu que ces sept-là à avoir choisi, d'eux-mêmes, d'aller combattre et même mourir pour son peuple. Sept volontaires, pas un de plus pas un de moins. Aucun autre jeune homme de ce village ne veut aller à cette guerre. Dites cela à votre chef.

L'OFFICIER.— Menace. Misère qui les menace. Une affreuse misère qui les menace. J'entends, et je ne veux forcer personne. C'est un épouvantable désordre qui s'annonce, une affreuse misère qui les menace. Vivre et laisser vivre, tel est l'adage qui a toujours sous-tendu notre rapport à autrui, adage que j'ai, en toutes circonstances, à titre personnel, mis un point d'honneur à respecter. Ceux-là seront secourus. Mais faites comprendre à la reine que cette fois il ne s'agit pas d'une guerre avec des sagaies et des flèches, entre deux villages. Ceux-là seront secourus. Aux côtés des Alliés, ceux-là seront secourus. Ce n'est pas une petite guerre rituelle, carnavalesque, incongrue, non, cette fois le monde a été précipité dans La guerre. Mondiale. Totale. Absolue. Celle des ténèbres qui ont juré d'avaler la lumière, celle du mal qui veut cannibaliser le bien. Ceux-là seront secourus. Aux côtés des Alliés, ceux-là seront secourus. Unis à moi pour continuer la guerre aux côtés des Alliés, ceux-là seront secourus. Et mon peuple humilié mais toujours debout en appelle à tous les peuples libres du monde entier, à commencer par le vôtre, vous qui mieux que personne savez le prix de la liberté. Ceux-là seront secourus. Aux côtés des Alliés, ceux-là seront secourus. Unis à moi pour continuer la guerre aux côtés des Alliés, ceux-là seront secourus. Déjà, plusieurs d'entre vous se sont unis à moi pour continuer la guerre aux côtés des Alliés, ceux-là seront secourus.

LA REINE.— Dites à votre chef que nous avons encore dans la bouche l'amertume de l'humiliation. Dites-lui que lorsque nous avons été vaincus, nous nous sommes accroupis sur le puits de notre défaite et nos larmes sont allées se noyer dans la profondeur de notre faiblesse. Oui, nous avons pleuré mais jamais nous n'en avons appelé au monde entier. Dites à votre chef que sa guerre est sa guerre.

L'OFFICIER.— Menace. Misère qui les menace. C'est un épouvantable désordre, une affreuse misère qui les menace. Où vont-elles se ravitailler? Où vont-elles exporter ce qu'elles produisent? C'est un épou-

vantable désordre, une affreuse misère qui les menace. Je crois rêver! Je m'abaisse à discuter avec vous à égalité d'autorité, à égalité d'humanité et c'est ainsi que vous le prenez? Menace. Misère qui les menace. C'est un épouvantable désordre, une affreuse misère qui les menace. Où vont-elles se ravitailler? Où vont-elles exporter ce qu'elles produisent? C'est un épouvantable désordre, une affreuse misère qui les menace. Enfin, quelle va être la situation économique de nos malheureuses colonies sous le régime des armistices, coupées de la mer par le blocus? Où vont-elles se ravitailler? Où vont-elles exporter ce qu'elles produisent, c'est un épouvantable désordre qui s'annonce, une affreuse misère qui les menace. Fini de discuter, j'ai encore de nombreux villages à visiter. *(aux tirailleurs)* Saisissez-vous de tous les jeunes hommes en âge de combattre!

Coups de feu d'intimidation tirés en l'air par les tirailleurs.

Panique générale.

Des jeunes hommes, tenus en respect par les fusils des tirailleurs, sont rassemblés devant l'officier.

Au moment où le capitaine et ses hommes s'apprêtent à s'en aller avec leur « butin », le capitaine se rend compte de la présence du masque.

L'OFFICIER.— Qui c'est çui-là?

UN TIRAILLEUR.— C'est le masque, mon capitaine.

L'OFFICIER.— Je vois. Mais qui c'est le zigoto qui se cache derrière.

UN TIRAILLEUR.— C'est le masque, mon capitaine.

L'OFFICIER.— *(au masque)* Comment t'appelles-tu? *(silence)* Demande-lui son nom.

UN TIRAILLEUR.— Il ne répondra pas, mon capitaine.

L'OFFICIER.— Dites-lui de m'enlever ces... cet accoutrement.

UN TIRAILLEUR.— Il ne le fera pas, mon capitaine.

L'OFFICIER.— Dans ce cas enlevez-lui ses oripeaux. *(silence; aucun des tirailleurs n'ose bouger)* Qu'est-ce que vous attendez?

UN TIRAILLEUR.— C'est le masque, mon capitaine.

L'OFFICIER.— Et alors?

UN TIRAILLEUR.— On ne fait jamais cela à un masque, mon capitaine.

L'OFFICIER.— Allons donc ! Même si c'est le capitaine qui te le demande ?

UN TIRAILLEUR.— Même si c'est le capitaine qui le demande, mon capitaine.

L'OFFICIER.— Tiens, tiens, tiens ! Eh bien toi, tu vas me déshabiller ce rigolo.

LE TIRAILLEUR.— Je ne peux pas, mon capitaine.

L'OFFICIER.— Tu ne veux pas ? Désertion, tirailleur, désertion !

UN TIRAILLEUR.— Il sera maudit, mon capitaine.

L'officier sort son arme. Il l'arme et la pointe contre la tempe du tirailleur.

L'OFFICIER.— Il me suffit d'appuyer et tu es exécuté pour désertion. Alors utilise un peu ta tête pour une fois avant qu'elle n'explose : veux-tu être béni et mort ou maudit mais vivant ?

Silence.

Les tirailleurs lui parlent dans une langue africaine. Le tirailleur s'avance alors vers le masque. Il sort son poignard et découpe le costume du masque jusqu'à ce qu'il se retrouve complètement nu.

L'officier s'avance vers le porteur de masque.

L'OFFICIER.— Ton nom ?

LE PORTEUR DE MASQUE.— Goliba.

L'OFFICIER.— C'est-à-dire ?

UN TIRAILLEUR.— L'Ancêtre.

L'OFFICIER.— L'Ancêtre ! Eh bien, bienvenu l'Ancêtre dans le monde des pauvres humains que nous sommes. *(aux tirailleurs)* Allez, mettez-le-moi-le-moi en tenue et embarquez-le avec les autres. Le masque ! Qu'est-ce qu'il ne faut pas entendre ! Je veux que tout ce petit monde soit immédiatement conduit au port. J'affirme au nom de la France, que l'empire ne doit pas se soumettre à leurs ordres désastreux. J'affirme, au nom de la France, que l'empire français doit rester, malgré eux, la possession de la France.

LA TRAVERSÉE

Le pont d'un bateau. Un homme habillé en majordome « place » les « passagers » de telle sorte qu'ils ont tous le regard tourné vers un écran disposé sur le pont.

Le majordome, qui ressemble à s'y méprendre à l'officier du tableau I, doit donner l'impression qu'il ne les accueille pas sur le pont d'un bateau mais qu'il les reçoit pour une réception distinguée dans un château.

LE MAJORDOME.— Mesdames, mesdemoiselles et messieurs, soyez les bienvenus à bord de ce navire. Je suis particulièrement heureux de constater qu'il y a parmi nous de braves guerriers africains qui, loin des leurs, ont fait le choix lucide et courageux de venir faire rempart, de leur pugnacité et de leur courage, à la barbarie. Cette capitulation de l'empire sans combat. Jugent avec indignation cette capitulation de l'empire sans combat. Confiantes dans la France, respectueuses de la France, jugent avec indignation cette capitulation sans combat. J'ajoute que les populations indigènes, ces populations fidèles à la France, confiantes dans la France, respectueuses de la France, jugent avec indignation cette capitulation de l'empire sans combat. Qu'elles en soient bénies face à l'Histoire. Ce voyage, je l'espère, se fera dans la plus exquise félicité. En tous les cas, je m'y emploierai. Une félicité, une fête, une dernière salve de bonheur contre l'incongruité de nos destins. Et pour commencer, mesdames, mesdemoiselles et messieurs, permettez-moi de vous présenter Poupinette, la célèbre et sulfureuse Poupinette dont la réputation n'est plus à faire. Pou-pi-net-te !

Musique. Entre la chanteuse Poupinette. Elle se place devant l'écran. Poupinette est habillée comme les chanteuses des années trente-quarante.

Elle chante. Son tour de chant est une suite de reprises de chansons extrêmement populaires. En tous les cas suffisamment populaires pour que la plupart des « passagers » les reconnaissent. La comédienne pourrait même chanter avec la voix nasillarde des images d'archives ou des films de l'époque. Il s'agit, pour reprendre un terme d'aujourd'hui, d'un vrai show, avec tous les critères du professionnalisme. Il est préférable que la comédienne ait de réels dons de chanteuse.

À la fin du show, le majordome reviendra remercier les spectateurs pour leur attention, etc. Ensuite il se mettra à faire des tours de magie. Son tour, comme celui de la chanteuse, est aussi très professionnel.

Vers la fin du tour de magie, sous « l'influence » de quelques comédiens glissés parmi les vrais spectateurs, le public va se scinder en trois groupes pour écouter trois récits de tirailleurs, trois groupes que nous appellerons, pour des raisons pratiques : TIRAILLEUR 1, TIRAILLEUR 2, TIRAILLEUR 3.

Les trois récits seront dits simultanément à une poignée de spectateurs, sur le ton d'une confidence afin de ne pas gêner les autres récits.

Chaque récit sera dit au moins trois fois pour que tous les spectateurs puissent l'entendre.

TIRAILLEUR 1.— ... Si j'ai peur ? C'est quand même la guerre... Ça sera la guerre... Je ne suis pas un guerrier. Chez moi, je n'étais pas un guerrier ; je n'ai jamais fait la guerre. Je n'ai jamais brandi une lance. Je n'ai jamais exhibé une massue. Alors, forcément j'ai peur... Surtout quand c'est la guerre des autres... Parce que c'est quoi la guerre pour eux ? Je n'en sais rien. Avec quoi ils font la guerre ? Je n'en sais rien. Comment ils font la guerre ? Je n'en sais rien. Et pourquoi ils font cette guerre ? Personne ne sait exactement ce qui se passe... Bien sûr que j'ai peur. (*désignant Goliba*) Même lui, là, lui qui est là-bas... Il s'appelle Goliba, même lui aussi il a peur. C'est un masque mais je sais que tel qu'on le voit, la peur est en train de danser dans son cœur. Pourtant c'est un masque. Alors moi... Bien sûr que j'ai peur. Un ami, même village, même génération, il a pris de l'eau, il a mis du poison pour tuer les souris, il a mélangé l'eau avec le poison et il a bu. Il est mort immédiatement. Parce qu'il avait peur de venir faire la guerre. Il a préféré mourir d'un coup plutôt que de venir regarder la peur dans les yeux. C'est comme si tu es enfermé avec un serpent noir. Tu ne sais pas quand il va te mordre, tu sais seulement que tôt ou tard il va te mordre. Et il n'est pas le seul, hein ! Beaucoup se sont donné la mort avant même l'arrivée du commandant... Pour ne pas entrer dans la boîte du serpent... Je ne peux pas mentir, j'ai peur...

TIRAILLEUR 2.— (*réprimant un fou rire*) Le recrutement ? Quel recrutement ? C'était pas un recrutement ! Tout de suite j'ai vu ça... Mais les autres tremblaient tous parce qu'ils avaient peur de prendre un papier rouge... Parce qu'il y avait une espèce de sac. Dedans, il y avait des papiers, rouges et blancs. Si tu prends un blanc tu vas pas à la guerre, mais si tu

prends un rouge tu as la guerre... Je les vois encore qui tremblent tous devant le sac. Mais tous ont tiré le rouge ; jamais personne n'a tiré le blanc, parce qu'en réalité, il n'y avait que du rouge dans le sac. Aucun papier blanc, que du rouge. Mais ça, les autres étaient trop aveuglés par la peur pour le comprendre. Alors je rigolais de les voir transpirer... Qu'est-ce que j'ai rigolé ! Quand le commandant m'a dit : « Allez, prends-en un ! » j'ai dit : « Pas la peine ! » Parce que, moi, je suis volontaire. Je voulais être tirailleur. La guerre, je m'en fous. Je savais seulement que j'allais voyager, connaître du pays, rencontrer des gens, comme là, sur ce bateau avec vous... et surtout voir Paris. Ah Paris ! (*chantonnant*) « J'ai deux amours, mon pays et Paris... » Enfin, je ne connais pas tout... J'ai entendu ça à la radio. Donc ce qui m'intéresse c'est pas la guerre, c'est voyager et cette guerre sera pour moi une grande balade parce que je suis « préparé » ; avant de venir j'ai vu des féticheurs et des marabouts et ils m'ont préparé. D'ailleurs tous les tirailleurs que vous voyez là, ils sont tous un peu préparés, hein. Mais le plus préparé d'entre nous tous (*désignant Goliba*), c'est le type qui est là-bas. Il est tellement préparé qu'il est « cuit ». Parce que lui, c'est un masque. En tout cas, pour moi, au village, on a fait le nécessaire avant que je n'embarque. Donc je n'ai pas peur. Je sortirai de la guerre sans une cicatrice. Rien du tout. En tout cas moi j'étais volontaire. Voilà pourquoi j'ai dit au commandant : « Pas la peine ! » et on m'a habillé sans que je tire de papier.

TIRAILLEUR 3.— Dire qu'on était content d'être appelé... Non, non... Seulement qu'est-ce que tu peux ?... Qu'est-ce que tu peux ? Y a le commandant, y a les militaires, on dit donne ton nom... Ils ont les fusils devant toi... Personne ne pouvait fuir... J'ai un cousin qui a voulu fuir, eh bien ils ont tiré. Comme si c'était de la viande. Il est tombé. Comme de la viande, ils l'ont tué... Qu'est-ce que tu peux ? Alors tu donnes ton nom et en même temps ils t'habillent, tu es devenu tirailleur. Même si tu ne donnes pas ton nom, ils t'habillent quand même... (*désignant Goliba*) Regardez l'homme qui est là-bas, là... Bon, lui c'est un masque... Normalement il devrait pas être ici... Mais il est là, avec un fusil. On met un fusil dans les mains d'un masque pour qu'il tue quelqu'un comme de la viande ! Parce que c'est un vrai masque, il danse et il parle avec les génies. Vraiment, ces gens, ils ne respectent rien. Même un masque c'est zéro pour eux ! S'ils ont pu faire ça à un masque, alors moi... Donc dire qu'on était content... Non, non, tu veux tu veux pas t'y vas. C'est tout. Qu'est-ce que tu peux ? Donc voilà, on est là, on attend la guerre.

VAUDEVILLE

Pendant ce temps, le majordome a terminé ses tours de magie et a disparu. Devant l'écran, Poupinette (en tous les cas une femme qui ressemble comme deux gouttes d'eau à la chanteuse) sans son costume de scène (en « civil » donc) traverse « la scène ». Le tirailleur Goliba l'aborde. Leur conversation manque d'intimité; Goliba et Poupinette bavardent sans se soucier des autres « passagers » comme s'ils s'imaginaient à l'écart, loin du regard des autres, dans un autre coin du bateau.

Les passagers, eux, les regardent comme s'ils assistaient à une pièce de théâtre.

GOLIBA.— Bonjour madame.

LA FEMME.— Bonjour.

GOLIBA.— C'était bien... J'aime beaucoup...

LA FEMME.— Excusez-moi monsieur, mais je crains de ne pas comprendre de quoi vous me parlez.

GOLIBA.— Tout à l'heure... vos chansons c'était bien...

LA FEMME.— Mes chansons? Quelles chansons?

GOLIBA.— Quand vous avez chanté... j'ai trouvé ça joli.

LA FEMME.— J'ai chanté, moi?

GOLIBA.— Tout à l'heure, quand vous avez chanté... Vous étiez ici et vous avez chanté... Le monsieur qui est habillé... et puis qui a fait la magie après, il a dit votre nom et vous avez chanté... Il y avait une femme tout à l'heure ici et qui a chanté, non?

LA FEMME.— Oui, une espèce de chanteuse de cabaret. Poupinette.

GOLIBA.— Le monsieur qui était habillé... il a dit Poupinette et vous avez chanté. C'est pour ça que je voulais vous remercier, parce que c'était joli...

La femme éclate soudain de rire, un rire mondain. Puis elle se tourne vers les passagers.

LA FEMME.— Charles-Alexandre, mon amour de cœur adoré, venez voir!

Charles-Alexandre, l'un des passagers (qui ressemble comme deux gouttes d'eau au majordome, mais sans son costume de majordome) les rejoint sur « la scène ».

Goliba est estomaqué par la ressemblance de Charles-Alexandre avec le majordome de tout à l'heure.

CHARLES-ALEXANDRE.— Qu'y a-t-il, Lise-Marie chérie?

LISE-MARIE.— Vous n'allez pas me croire, chéri... Vous allez rire... Figurez-vous, Charles-Alexandre, mon amour de cœur adoré... Oh, c'est à mourir de rire... Figurez-vous que le monsieur... Monsieur?

GOLIBA.— Goliba. C'est mon nom. Goliba.

LISE-MARIE.— Eh bien, Charles-Alexandre, mon amour de cœur adoré, figurez-vous que monsieur Goliba me prend pour?... Devinez?

CHARLES-ALEXANDRE.— Je donne ma langue au chat, Lise-Marie chérie.

LA FEMME.— (sans sortir de son, dessine avec les lèvres) Pou-pi-net-te.

CHARLES-ALEXANDRE.— Non, Lise-Marie!

LISE-MARIE.— Si, Charles-Alexandre!

Le couple éclate de rire. Rires mondains.

CHARLES-ALEXANDRE.— (gentiment taquin, à Lise-Marie) Poupinette!

Le couple rit.

LISE-MARIE.— N'est-ce pas là un rapprochement cocasse?

CHARLES-ALEXANDRE.— Cocasse est un bien faible mot, Lise-Marie chérie!

LISE-MARIE.— Moi, une saltimbanque! Remarquez, je ne me suis même pas abaissée à trouver cela vexant.

CHARLES-ALEXANDRE.— Pour une fois qu'on vous prend pour quelque chose! (rires du couple) Écoutez, mon grand... Monsieur?...

GOLIBA.— Goliba.

CHARLES-ALEXANDRE.— Voilà, monsieur Goliba. Eh bien, monsieur, ne croyez pas que nous poussons la goujaterie jusqu'à rire de votre méprise, non, non... Mais reconnaissez que la situation est irrésistible. Poupinette! Non, Lise-Marie, ma très tendre moitié n'est pas « la célèbre et sulfureuse » Poupinette. Notez, de vous à moi j'aurais préféré...

LISE-MARIE.— (*mondaine*) Oh, le goujat!

CHARLES-ALEXANDRE.— C'était pour rire. Oui, monsieur... Goliba, Poupinette doit être dans sa cabine, probablement en train de se reposer de son tour de chant...

GOLIBA.— Pourtant... Parce que vous ressemblez...

LISE-MARIE.— Oh, non! Jusqu'ici je vous ai trouvé plutôt charmant et même drôle... N'est-ce pas chéri, qu'il est drôle?

CHARLES-ALEXANDRE.— Désopilant.

LISE-MARIE.— Voilà, c'est le mot : désopilant. Alors continuez à être un gentleman et ne devenez pas vulgaire. Je n'ai rien de commun avec cette créature qui s'exhibe en sous-vêtements et des plumes au cul.

GOLIBA.— Pardonnez-moi, madame. Mais vous...

CHARLES-ALEXANDRE.— Qui? Moi?

GOLIBA.— Oui, oui... On dirait que vous êtes... on dirait que c'est vous... Le monsieur...

CHARLES-ALEXANDRE.— Non, non je ne suis pas le général de Gaulle.

Rires du couple.

LA FEMME.— J'aurais pourtant préféré...

CHARLES-ALEXANDRE.— (*mondain*) Oh, la vipère!

Pendant ce temps, en même temps que le bateau arrive à quai, sur l'écran, des images d'archives sont projetées; ce sont des soldats allemands entrant dans Paris.

COMBATS

Un convoi de tirailleurs sénégalais pris dans une embuscade. Pendant les combats, on entend, flottant sur la tête des soldats, le discours de de Gaulle prononcé le 30 juillet 1940 :

« ... L'empire était intact. L'ennemi n'avait même pas essayé de l'attaquer. Or les armistices livrent l'empire à la discrétion de l'ennemi. Nos colonies doivent être désarmées, les points stratégiques doivent être évacués, des commissions allemandes et italiennes doivent s'installer sur place pour contrôler ce qui leur convient, après quoi, sans peine pour eux, sans honneur pour nous, les ennemis n'auront qu'à venir pour s'emparer des terres qu'ont données à la France nos explorateurs, nos soldats, nos missionnaires et nos colons. J'ajoute que les populations indigènes, ces populations fidèles à la France, confiantes dans la France, respectueuses de la France, jugent avec indignation cette capitulation de l'empire sans combat. L'une des premières conséquences des abominables armistices sera la désaffection et probablement la révolte des indigènes de l'empire. Enfin, quelle va être la situation économique de nos malheureuses colonies sous le régime des armistices coupées de la mer par le blocus? Où vont-elles se ravitailler? Où vont-elles exporter ce qu'elles produisent? C'est un épouvantable désordre qui s'annonce, une affreuse misère qui les menace. Comment dans ce désordre, dans cette misère, se maintiendrait l'autorité de ceux qui ont la charge d'administrer dans les soulèvements éventuels. Quels risques pour les Français et les Françaises de nos colonies? Eh bien, puisqu'il est prouvé que les hommes qui se soignent à Vichy sont les instruments asservis des volontés de l'ennemi, j'affirme au nom de la France, que l'empire ne doit pas se soumettre à leurs ordres désastreux. J'affirme, au nom de la France, que l'empire français doit rester, malgré eux, la possession de la France... »

Dès les premiers coups de feu, tous les soldats descendent et prennent position autour du camion. Bientôt, les morts et les blessés jonchent la chaussée.

Goliba blessé et désarmé lutte désespérément contre un soldat ennemi qui tente de le poignarder. Soudain un coup de feu éclate. Le coup provient des badauds

(les vrais badauds, surpris ou attirés par cette « bataille »). Le soldat ennemi s'écroule, mortellement touché. Goliba cherche du regard celui qui vient de lui sauver la vie.

Sort alors de la foule un homme très distingué, habillé comme un chef d'orchestre. Son costume tranche sur cette scène de guerre. Goliba le regarde stupéfait. En effet sa ressemblance avec Charles-Alexandre... à moins que ce ne soit avec le majordome est troublante. Il tient encore l'arme avec laquelle il vient d'abattre le soldat.

L'HOMME.— Brancardiers!

Des brancardiers, accompagnés d'une femme, arrivent aussitôt au chevet de Goliba.

La femme qui ressemble étrangement à Lise-Marie... à moins que ce ne soit Poupinette, ôte son fichu et nettoie le visage ensanglanté de Goliba avant de se noyer dans la foule des curieux. Goliba l'accompagne d'un regard abasourdi. Les brancardiers emportent Goliba, ainsi que d'autres blessés.

LE WAGON JAUNE

Une gare de trains désaffectée, une sorte de no man's land.

On remarque un seul wagon peint en jaune dans cette gare. Devant la porte fermée et plombée du wagon, un groupe de touristes devant un guide. Inutile de préciser qu'il ressemble à l'homme qui a sauvé la vie à Goliba...

Une musique funéraire de chœur tzigane se fait entendre; la musique semble s'échapper du wagon comme s'il s'agissait d'un gigantesque baffle.

Pendant que le guide parlera, des touristes photographieront le wagon jaune comme une relique.

LE GUIDE.— Nous voici au pied du wagon
qui jadis ouvrit les ténèbres de la mort.

Béance douloureuse d'une
tragédie au-delà de tout entendement.

Nous voici au pied du wagon
où l'homme réifia l'homme,
témoignage terrible face auquel
la mémoire préfère se balancer
doucement sur une jambe,
puis sur l'autre,
en clignant de l'œil,
et en faisant la moue.

Pourtant
que de larmes,
que de sangs,
que de vies,
que de rêves
pétrifiés là,
derrière...

contre les parois de ce wagon.

Nous voici au pied du wagon
qui fit boguer la mémoire de l'humanité...

Pardonnez-moi cet écart de langage,
cette désinvolture,
mais qu'y puis-je...

qu'y pouvons-nous ?
 Car la vraie tragédie
 n'est-elle pas la nôtre ?
 Nous à qui l'Histoire n'a assigné
 qu'un strapontin de voyeur
 derrière le judas de l'horreur.
 Nous qui, par la force des choses,
 sommes réduits à n'être que
 les touristes de la Besogne.
 Nous, infortunés, qui ne savions pas...
 Ben oui, faut pas non plus raconter n'importe quoi. On ne savait pas...
 Personne ne savait... Non mais c'est vrai quoi, on le sait maintenant
 qu'on ne savait pas. On les voyait partir... et on se disait... Parce qu'à
 l'époque, des gens qui prenaient le train... bon, c'était habituel... on
 était habitués... on voyait pas de mal. Donc dire qu'on savait, c'est des
 conneries... Parce que si on avait su !... On le sait que maintenant... Et
 même là c'est difficile à croire... On préfère ne pas y croire... Parce
 que... parce qu'une fois qu'on a cru à cela... que cela s'est passé, là, à
 côté, si près, à portée de main... Il faut accepter après, jusqu'à la fin, de
 rire, d'aimer, de s'énerver, d'embrasser ses enfants, de rouspéter, de...
 de... de vivre avec ça... Enfin bref...
 À présent,
 que s'ouvre la porte du wagon
 afin qu'apparaisse...
 Plus qu'un simple objet de musée,
 chacun va brutalement se retrouver
 confronté à une véritable performance,
 une vision inouïe.
 Corps-où-fut-enseveli-tout-corps.
 Alors qu'on tend l'oreille
 car ce qui sera dit
 sera dit faiblement,
 une voix d'outre-sang.
 Une question ?
 Un mot.
 Un seul mot.
 Un effarement.
 Après je ne sais combien de visites,

je n'ai pas encore réussi à
 percer le mystère de ce mot.
 Une énigme.
 À peine chuchotée.
 Alors faites silence en vous et
 tendez l'oreille.

*La porte du wagon s'ouvre. La musique enfle. Apparaît une femme noire. Elle
 est nue dans l'encadrement de la porte. Son corps est couvert de cendre comme
 si elle sortait d'un dépotoir. Les touristes aussitôt se mettent à la photographier
 dans une espèce d'excitation obscène. Une surprise palpable traverse tout le
 corps de la femme qui semble sortir de l'envers du monde.
 Le chœur tzigane faiblit.*

LA FEMME.— Déjà ?

*Ensuite la femme disparaît dans la partie sombre du wagon. Le guide écar-
 quille les yeux d'incompréhension, ouvre les bras puis les laisse retomber dans
 un geste d'impuissance.*

LE GUIDE.— Voilà. Toujours elle ne dit que ça. Elle n'a dit que ça : Déjà ?
 Édifiant, non ?... Allez, suivez-moi.

MARIE

*Un hôpital militaire. Bruits de guerre provenant du dehors.
Un peu partout, des écrans vidéo montrent des scènes de la vie quotidienne :
les scènes d'Occupation le disputent aux scènes les plus banales (Nuits parisiennes notamment).*

AZUMA.— *(un tirailleur blessé; il a l'air hagard, fou)*
Les canons tonnaient autour de moi et
les avions hurlaient dans ma tête.
Notre débarquement ça a été à l'île d'Elbe.
On a pris un pont.
Mais ça a été dur.
Parce qu'il y avait un pont.
On ne pouvait passer que par là,
sur le pont.
Il n'y avait pas d'autre chemin
que ce pont pour attaquer les ennemis.
Il y avait de l'eau sous le pont.
Au bord de l'eau
il y avait des arbres, avec des fleurs.
J'ai regardé les arbres et les fleurs,
j'ai regardé l'eau qui coulait tranquillement sous le pont
et je me suis mis à pleurer
parce que j'ai pensé
Je vais mourir dans l'attaque et
il n'y aura plus personne
pour faire attention aux arbres et aux fleurs,
et à l'eau qui coule tranquillement sous le pont.
Et puis je me suis vu en train de courir
au milieu du pont
sans vraiment savoir où étaient
ceux qu'il fallait tuer.
Le capitaine a crié :
« Il faut attaquer ! »
Et je me suis vu en train de courir

au milieu du pont
pour aller attaquer.
Les avions nous protégeaient.
« Il faut attaquer ! »
Les avions hurlaient dans ma tête et
les canons tonnaient autour de moi,
et je courais au milieu du pont.
Il fallait prendre le pont
sinon c'étaient les autres...
Je courais les yeux fermés.
Quand mes yeux se sont à nouveau
remplis de lumière,
je l'ai vue voler vers moi
comme un oiseau.
Tout de suite,
j'ai su qu'elle était pour moi,
la boule de feu qui volait
comme un oiseau.
Dans la poitrine.
Je l'ai prise dans la poitrine.
Je l'ai sentie traverser
ma poitrine
ma poitrine
ma poitrine
pour ressortir dans mon dos.
Alors je me suis arrêté.
Au milieu du pont
je me suis arrêté.
Les canons tonnaient autour de moi et
les avions hurlaient dans ma tête.
J'ai à nouveau éteint
la lumière de mes yeux et
j'ai vu
j'ai vu
j'ai vu
à travers le trou creusé dans ma poitrine,
j'ai vu la boule de feu
qui s'enfuyait dans mon dos,

drapée dans mon sang.
 Alors j'ai pensé :
 tu es fini
 tu es fini
 tu es fini
 et la lumière a inondé mes yeux.
 Un orage de sang s'abattait sur le pont...
 J'ai ouvert les yeux et
 des vagues de sang ont roulé dans le fleuve...
 Tu es fini
 tu es fini
 tu es fini
 et j'ai ouvert les yeux parmi les survivants...
 À l'île d'Elbe,
 en quelques heures de combat,
 plus de mille morts ont germé
 dans le fleuve qui coulait sous le pont.
 Plus de mille vies
 effondrées sur le pont.
 Plus de mille vies
 plus de mille vies
 plus de mille vies
 pendant que l'encens de la guerre
 flottait dans la chevelure des fleurs
 au bord du fleuve
 aux eaux soudain
 vermeilles.

Entre Isabelle, une infirmière qui ressemble comme deux gouttes d'eau à Lise-Marie qui elle-même ressemblait à Poupinette...

ISABELLE.— (le taquinant) Arrête, Azuma, je ne sais plus combien de fois tu as raconté cette histoire.

AZUMA.— Mais c'est vrai !

ISABELLE.— Ce n'est pas une raison.

GOLIBA.— Isabelle, est-ce que tu peux écrire une lettre pour moi ?

ISABELLE.— On a déjà brisé des cœurs ?

GOLIBA.— Hein ?

ISABELLE.— Une lettre d'amour ?

GOLIBA.— Non, non... C'est pour mon père... Il faut que je lui parle à mon père...

ISABELLE.— Cachottier, va ! Alors qu'est-ce qu'on écrit ?

GOLIBA.— « Cher père,
 Bonjour... »

ISABELLE.— Comment ça, « bonjour » ? Comme ça, sans rien avant ?

GOLIBA.— Il faut bien que je le salue avant de lui dire mes nouvelles ?

ISABELLE.— Bien, « bonjour ».

GOLIBA.— « Cher père,
 Bonjour. Je viens par ce petit bout de papier te faire part de mes nouvelles. Elles sont bonnes. La guerre va bien. Si tu voyais ce qui se passe ici tu serais heureux, heureux, heureux... »

ISABELLE.— Tu ne crois pas qu'une fois ça ira ?

GOLIBA.— Hein ?

ISABELLE.— Il sera heureux une bonne fois pour toutes ; une ou vingt fois, être heureux c'est être heureux...

GOLIBA.— Non, pas une fois, pas vingt fois mais trois fois. Si ç'avait été ma mère ça serait quatre fois.

ISABELLE.— Bien, comme tu veux. Donc « ... heureux, heureux, heureux... ». La suite ?

GOLIBA.— « Si tu voyais ce qui se passe ici tu serais heureux, heureux, heureux. Le Blanc a tout pour faire une vraie et jolie guerre. Des fusils qui tirent plus vite que la langue d'une femme, avec des cartouches qui ne finissent jamais ; tu peux tirer, tirer, tirer y a toujours des cartouches dedans. Et les jeep, et les tanks... des voitures de garçons. Et les avions... Hé le Blanc est vraiment trop fort !... »

ISABELLE.— J'écris ça ?

GOLIBA.— Tu écris tout.

« Les avions ça plane comme ça, ça plane comme ça, ça plane comme ça... »

ISABELLE.— Comment j'écris ça, ça plane comme ça ?

GOLIBA.— Comme un avion qui plane : comme ça, comme ça comme ça et puis comme ça aussi. Et puis des fois aussi l'avion fait ça, comme un épervier qui fonce sur un poussin...

ISABELLE.— Ah oui, je vois. Attends, ça je vais l'écrire, c'est joli : « Ça fait comme un... » Comme un quoi déjà ?

GOLIBA.— Comme un avion qui plane...

ISABELLE.— Non, l'autre qui fonce sur le poussin ?

GOLIBA.— C'est un oiseau qui est comme ça, un épervier.

ISABELLE.— Voilà, c'est ça ! « Ça plane comme un épervier qui fonce sur un poussin. » Ça c'est joli, ça évoque l'Afrique... Ensuite ?

GOLIBA.— « Et là y a les bombes. Parce que l'avion fait tomber des bombes et des bombes comme les crottes d'un cabri. Les bombes tombent sur la tête des gens. Et là tu entends boum ! boum ! boum ! pendant que les avions vont se cacher derrière les nuages pour remplir leur ventre de nouvelles bombes. Après, on ramasse les morts en pagaille. Des fois, on ne trouve qu'un seul orteil ou un doigt ou un œil ou une oreille ou même rien du tout. Carrément. Un grand trou c'est tout. Comme si l'homme n'a jamais existé. Parce qu'ils sont morts enterrés direct par la bombe. Hé, le Blanc est vraiment trop fort, père. La guerre ici c'est pas pour rigoler, c'est la guerre. Les habits des militaires, père, si tu vois les habits des militaires ! Ils sont jolis. Les ennemis sont de vrais ennemis, et ils sont vraiment méchants et ils sont très forts. De vrais ennemis. Quand tu meurs tu es mort et quand tu es enterré tu es enterré. C'est ça que j'appelle une vraie guerre. Moi ça va, je me porte bien. Mon bataillon est tombé dans un piège. Ils nous ont tous tués. Sauf moi. Seul au milieu des cadavres et encerclé par nos ennemis je tirais, je tirais, je tirais. J'aurais aimé que grand-père Moryba qui a combattu aux côtés de l'Almamy Samory Touré soit là pour me voir. Ils étaient plus de cent mais je les ai tous tués... »

ISABELLE.— Mais tu n'as jamais fait cela !

SAIDALAH.— Quand as-tu fait ça ?

GOLIBA.— En rêve, je l'ai fait en rêve.

ISABELLE.— Ah oui, en rêve ! Je vois... je vois... Dans ce cas j'écris : « Hier j'ai fait un rêve étrange... »

GOLIBA.— Non, non ! Si je l'ai fait en rêve c'est que je l'ai fait. Tu lui dis que j'ai été très brave, que j'ai tué plus de cent ennemis. Tout seul. Le général a été content de moi et il m'a présenté à sa fille...

SAIDALAH.— Le général ? Quel général ?

GOLIBA.— Mais le général ! je ne connais qu'un seul général dans ce pays.

« Le général m'a présenté à sa fille. Elle est infirmière. Si quelqu'un te dit que Goliba est blessé et qu'il est à l'hôpital ce n'est pas vrai. Je ne suis pas blessé, père, je n'ai même pas une égratignure, simplement je fais semblant, comme ça je peux voir tout le temps la fille du général parce qu'elle est infirmière. Elle est très belle et très gentille avec moi. Je crois qu'elle m'aime... »

ISABELLE.— Mais je ne t'aime pas du tout !

GOLIBA.— « ... Elle m'aime mais elle ne le sait pas encore... »

ISABELLE.— De toutes les façons je ne suis pas la fille du général.

GOLIBA.— « Hier elle m'a appris qu'elle n'était pas la fille du général, mais sa nièce. »

ISABELLE.— Je ne suis pas sa nièce non plus. Je ne le connais même pas.

GOLIBA.— « Père, je me suis trompé, elle ne connaît même pas le général. Mais elle est infirmière et je vais l'épouser... »

AZUMA.— Trahison ! Trahison ! C'est moi que tu as dit que tu allais épouser, Marie.

ISABELLE.— Je suppose que ça aussi tu l'as rêvé ?

GOLIBA.— « Maintenant je sais pourquoi je suis venu dans ce pays, ce n'est pas pour la guerre, c'est pour elle mais je ne le savais pas comme je sais aujourd'hui qu'elle m'aime mais qu'elle ne le sait pas encore... »

ISABELLE.— Je le sais ! Je le sais !... Mais qu'est-ce que je raconte ?... Euh oui... je t'écoute.

GOLIBA.— C'est fini.

ISABELLE.— Comment ça c'est fini ?

GOLIBA.— La lettre, c'est fini.

ISABELLE.— Mais cette femme... Tu n'as plus rien à dire sur cette femme ?... Comment elle s'appelle ?... Ce qu'elle...

AZUMA.— Marie.

ISABELLE.— Je ne m'appelle pas Marie.

AZUMA.— Il nous a dit que Marie est ton nom.

GOLIBA.— Lorsque je te regarde,
dans ton uniforme,
avec tes joues de premières rosées,
et l'éclat de ton sourire
et la lumière de tes yeux,
ta lumière
c'est le seul nom qui me vient à l'esprit.
Marie.

J'aimerais faire un bout de chemin
dans tes pensées,
Marie.

J'aimerais que tu me fasses
une petite place,
une place comme ça,
une toute petite place
dans tes rêves
Marie...

ISABELLE.— La lettre, par quoi je termine la lettre.

GOLIBA.— Écris que je les salue tous que les ancêtres les protègent
comme ils veillent sur moi pendant cette guerre écris que je suis blessé
que j'ai été blessé dès mon arrivée sur cette terre que la guerre je la
passe sur un lit d'hôpital que je n'ai pas encore vu un seul soldat
ennemi et que Marie ne m'aime pas et que dehors le monde est blanc
de neige.

Isabelle, visiblement émue, sort précipitamment.

SAIDALAH.— Elle est en train de pleurer. *(un temps)* Les femmes d'ici
aiment pleurer en cachette. *(un temps)* Tu vas vraiment envoyer cette
lettre à ton père ? *(Goliba déchire la lettre)* Si elle pleure c'est parce qu'elle
t'aime *(un temps)* En tout cas elle t'aime un peu. *(un temps)* Sinon elle ne
pleurerait pas.

*La musique du masque du début de la pièce se fait entendre. Goliba se lève. Il
boîte. Il essaie d'esquisser quelques pas.*

GOLIBA.— Tu ne sais pas à quel point je suis heureux, Saidalah maintenant que je me suis déchargé de cette chose. Plus léger qu'heureux en vérité. Léger. Désormais elle le sait. *(il essaie de l'exprimer par des pas plus légers, en vain)* Le masque est mort Saidalah. C'est quoi un masque infirme ? c'est quoi un masque qui n'a plus de jambes ? c'est quoi un masque qui ne peut plus danser ? Je ne suis plus le masque, le masque est mort Saidalah...

SAIDALAH.— Non, non... Ne dis pas cela... C'est un bon hôpital ici, les médecins sont bons, ils sont même très bons comme tout ce qui sert à faire la guerre dans ce pays. Alors ne te laisse pas abattre. Qu'est-ce que ton père penserait s'il te voyait comme tu es ?...

GOLIBA.— Ici est mort le masque... J'avais tout préparé, je me suis dit : tu n'as pas mérité l'amour de Marie par ta bravoure à la guerre, au moins essaie de gagner son cœur en étant le masque qu'elle ne soupçonne même pas. Je voulais rester ici, dans ce pays, une fois la guerre finie. Pour être masque. Tu les as vus, comme ils sont tristes ! Avec tout ce qu'ils ont, qu'est-ce qu'ils sont moroses !... Parce qu'ils n'ont plus que des projets mais plus de rêves. Tu comprends Saidalah, un rêve, un vrai rêve, quelque chose qui t'arrache l'âme pour la replacer au creux du monde... Ce pays aussi a besoin de masque, un ancêtre qui troue de la chaleur de ses pas la neige des cœurs. Alors j'ai rêvé qu'une fois la guerre finie... Or me voilà échoué sur le dépotoir de la guerre tel un vieux lion édenté. Quelle femme aimera un soldat vaincu et un masque infirme ?...

LE PACTE

*Goliba s'interrompt et fait signe à Saidalah de regarder qui entre.
L'homme entre.*

GOLIBA.— C'est lui... Saidalah, c'est lui... le monsieur dont je te parle souvent...

L'HOMME.— Je passais. Je passais par là. Je passais et je n'ai pas pu m'empêcher d'entrer. Je viens car j'ai entendu le ruissellement de tes pleurs au milieu des sanglots de la guerre.

SAIDALAH.— Ce n'est rien monsieur, c'est fini.

L'HOMME.— En entrant, j'ai vu là, dans la pièce d'à côté, une femme. Elle est assise comme un fœtus dans un coin de la pièce, à même le carrelage froid, et elle pleure...

SAIDALAH.— C'est Marie... C'est notre infirmière... elle s'appelle Marie...

L'HOMME.— Ses larmes sont du même sel que tes pleurs.

SAIDALAH.— Qu'est-ce que je te disais, hein? Qu'est-ce que je te disais?...

GOLIBA.— Vous pensez que... Vous pensez que malgré ma jambe, malgré la mort...

L'HOMME.— Malgré ta jambe qui s'est ouverte pour y ensevelir le masque, oui. Mais est-ce là l'essentiel?

SAIDALAH.— C'est ce que je me tue à lui expliquer, monsieur. Par exemple, si un génie entrait dans cette pièce et te disait : « Mon petit Goliba, veux-tu recouvrer la santé de tes jambes pour redevenir le masque, ou veux-tu être aimé de Marie. » Supposons que je suis le génie... pas moi, le monsieur... Ça ne vous gêne pas d'être le génie?

L'HOMME.— C'est un peu cocasse comme expérience, mais pourquoi pas.

SAIDALAH.— C'est pour jouer.

L'HOMME.— Évidemment.

SAIDALAH.— Donc supposons que ton ami est le génie... Qu'est-ce que tu lui réponds?

L'HOMME.— Il manque un élément.

SAIDALAH.— Comment?

L'HOMME.— Le vrai choix, le choix diabolique en tous les cas... car je suppose que c'est bien le diable que vous appelez génie?

SAIDALAH.— Oui, mais je ne voulais pas prononcer le mot.

L'HOMME.— Je comprends; ce serait comme le dévisager.

SAIDALAH.— Voilà.

L'HOMME.— Et ce n'est pas bien de dévisager le diable.

SAIDALAH.— Non.

L'HOMME.— Comme je vous comprends. Quoi qu'il en soit il manque un élément pour que le choix soit complet. On a la femme, le masque et?...

SAIDALAH.— Euh... la femme, le masque et... bon disons le pouvoir!

L'HOMME.— Je n'osais vous le souffler. La femme, le masque et le pouvoir.

SAIDALAH.— Donc si un génie entrait dans cette pièce et qu'il te disait de choisir... C'est toujours un jeu, hein?

L'HOMME.— C'est toujours un jeu.

SAIDALAH.— Alors que choisis-tu entre retrouver la santé de tes jambes, l'amour de Marie et le pouvoir?

Silence.

GOLIBA.— Quel pouvoir? Le pouvoir sur quoi, sur qui?

L'HOMME.— Le pouvoir, simplement le pouvoir.

SAIDALAH.— Être président.

L'HOMME.— Par exemple. Votre pays après cette guerre, c'est inéluctable, obtiendra l'indépendance. En récompense de la bravoure dont ses fils ont fait preuve dans cette tragédie. C'est écrit. Et c'est à ce moment que les choses vont se compliquer pour votre peuple. Il faudra alors des personnes comme vous Goliba, capables d'appréhender la complexité du monde moderne qui s'ouvre sous les pas de votre jeune et fragile pays...

GOLIBA.— Je ne sais ni lire ni écrire.

SAIDALAH.— Reste le masque et la femme. Alors ?

GOLIBA.— Le masque.

SAIDALAH.— Le masque ? Et Marie ?

GOLIBA.— Je veux redevenir le masque pour mériter l'amour de Marie.

L'HOMME.— Mais celui qui détient le pouvoir est le masque suprême ! Vous n'aurez plus à porter cet accoutrement ridicule dans lequel vous vous trémoussiez au milieu des cases de votre village. Il vous suffira d'apparaître pour être le masque suprême, sans le moindre pas de danse. Le pouvoir fera oublier votre infirmité. Croyez-moi, Goliba, il n'y a pas plus puissant philtre d'amour que le pouvoir, et Marie...

AZUMA.— Le jeu commence à marcher sur la tête en dodelinant du cul.

SAIDALAH.— Nous jouons toujours ?

GOLIBA.— Je ne sais ni lire ni écrire.

L'HOMME.— Croyez-vous qu'il suffise de savoir lire et écrire pour être un grand homme d'État ? Beaucoup de ceux qui ont fondu et moulé le monde que vous voyez autour de vous n'ont jamais lu un mot ou tracé une lettre. Tout est question de rêve, tout est suspendu à notre capacité à rêver le monde puis à faire adhérer les autres à cette fiction de monde.

GOLIBA.— Je ne sais ni lire ni écrire.

L'HOMME.— Rêver ne s'apprend pas, dans aucune école. Et puis j'ai des amis qui eux savent lire et écrire. Je leur demanderai de se mettre à votre service. Ils vous conseilleront, couleront vos rêves dans le moule des mots avant de les proférer à vos sujets. J'ai des amis qui s'y connaissent. Vous, vous n'aurez qu'à rêver et à apparaître pour être le masque suprême.

Silence. Saidalah semble de plus en plus intrigué par le discours de l'homme.

GOLIBA. - Et Marie ?

SAIDALAH.— Goliba, réfléchis bien à chacun des mots qui sortiront de ta bouche à partir de maintenant car nous n'avons jamais joué.

GOLIBA.— Et Marie ?

L'HOMME.— Qui peut le plus peut le moins. Alors ?

Silence. Puis Goliba tend la main à l'homme. La lumière se concentre sur la main, uniquement sur la main. L'homme avance à son tour sa main qui entre dans le minuscule faisceau de lumière. Goliba et l'homme se serrent la main pendant que dehors la guerre redouble de fureur.

MÉNESTREL

Des cris de joie et de bonheur saluent la fin de la guerre (sons d'archives) et la musique d'un orchestre déjà sur place. C'est la Libération.

Une troupe de théâtre fait son entrée. Tous les « comédiens » sont des tirailleurs.

Ils arrivent avec une grande malle de costumes et commencent à s'habiller.

GOLIBA.— Pourquoi c'est toi qui prends l'habit du général ?

PREMIER TIRAILLEUR.— Parce que c'est moi le général.

UN TIRAILLEUR.— Non, c'est moi.

UN TIRAILLEUR.— Non, c'est moi.

UN TIRAILLEUR.— C'est moi.

UN TIRAILLEUR.— Non, c'est moi.

UN TIRAILLEUR.— Non, c'est moi.

UN TIRAILLEUR.— C'est moi.

UN TIRAILLEUR.— Non, c'est moi.

GOLIBA.— Bon, c'est Saidalah !

UN TIRAILLEUR.— Saidalah ?

UN TIRAILLEUR.— Pourquoi Saidalah ?

UN TIRAILLEUR.— Saidalah ?

UN TIRAILLEUR.— Pourquoi Saidalah ?

UN TIRAILLEUR.— Saidalah ?

UN TIRAILLEUR.— Pourquoi Saidalah ?

UN TIRAILLEUR.— Saidalah ?

UN TIRAILLEUR.— Pourquoi Saidalah ?

GOLIBA.— Parce que c'est mon ami... Et puis parce que c'est mon histoire. Et dans mon histoire, c'est Saidalah qui est le général.

UN TIRAILLEUR.— C'est mon histoire aussi.

UN TIRAILLEUR.— Quand même, c'est notre histoire à tous.

GOLIBA.— Peut-être, mais c'est d'abord mon histoire, parce qu'à la fin qui sera le président ? C'est moi, c'est pas toi, ou toi, ou toi, ou toi, ou toi, ou toi, ou toi... C'est moi, alors tu lui remets les habits du général.

LE TIRAILLEUR.— Dans ce cas, je vais faire la femme du général.

UN TIRAILLEUR.— Et moi son frère.

UN TIRAILLEUR.— Et moi son ami.

UN TIRAILLEUR.— Et moi son chien.

UN TIRAILLEUR.— Et moi son chat.

GOLIBA.— Le général n'a ni femme, ni frère, ni ami, ni chien, ni chat. Le général est tout seul, avec la patrie à s'occuper. Le général n'a pas d'avant, le général n'a pas d'après. Le général c'est le général. Alors tu lui remets le costume du général et on commence.

Le tirailleur s'exécute. Tous les autres, Goliba compris, portent de nouveaux costumes militaires d'apparat.

Maintenant que tout le monde est habillé, on commence. Saidalah, tu sors et tu reviens.

SAIDALAH.— (sort et revient) Je vous ai compris...

Applaudissements des autres.

Apparaissent le monsieur (qui ressemble au majordome...) et Marie, l'infirmière (qui ressemble à Poupinette...).

Tous deux se tiennent un peu à l'écart, comme attendant leur tour pour entrer en jeu.

GOLIBA.— Attendez, il n'a encore rien dit et voilà que vous applaudissez déjà. Reprends, Saidalah.

SAIDALAH.— Paris martyrisé, Paris humilié mais Paris debout, grâce à vous. Qui ne se souvient de votre abnégation, de votre ténacité, de votre bravoure dans la boue, sous la pluie, le givre, la grêle et la neige, face à la barbarie. Alors, moi, le général, je vais vous décerner des médailles pour que votre part dans ces chants d'allégresse qui fleurissent partout la victoire et la libération ne soit jamais oubliée par la patrie. Cette médaille que je vous accroche sur la poitrine est le pacte de reconnaissance et de respect que la patrie scelle avec chacun de

vous. Désormais vous êtes nos anciens combattants. Vive la république, vive la réconciliation nationale!

Remise des médailles.

Le monsieur et Marie distribuent des verres à champagne pendant que l'orchestre improvise sur le second mouvement du Concerto pour violon et hautbois en ut majeur opus V n° 1 de monsieur de Saint-Georges.

Le général (Saidalah) prend Goliba à côté. Ils sont suivis comme une ombre par le monsieur.

SAIDALAH.— Vous n'êtes pas sans savoir, mon cher ami, que le monde entre dans une phase décisive. Et l'Afrique encore plus. Le monde qui se prépare a besoin de vrais, de grands leaders. Comme vous.

GOLIBA.— Moi, mon général?

SAIDALAH.— Vous, Goliba. Il me faut des gens comme vous, des personnes au fait des vrais enjeux politiques, économiques et sociaux pour aider l'Afrique, cette Afrique qui nous est tous chère, à entrer de plain-pied, sans états d'âme dans le monde moderne.

GOLIBA.— Mais je ne sais ni lire, ni écrire, mon général.

SAIDALAH.— Et alors! (*se tournant vers le monsieur*) Monsieur qui s'y connaît mieux que personne, vous secondera dans cette harassante mais, ô combien, gratifiante tâche.

Le monsieur acquiesce d'un léger mouvement obséquieux de tête puis sort une grande écharpe de sa poche dont il affuble Goliba. Pendant ce temps les autres tirailleurs sortent de leur poche une écharpe, beaucoup plus petite cependant que celle de Goliba, et la portent.

GOLIBA.— Il me faudra des ministres... des députés... un gouvernement...

SAIDALAH.— Nous avons déjà songé à tout. Le gouvernement est déjà formé. (*désignant les autres tirailleurs*) Vos ministres.

Comme tout à l'heure le monsieur, ils acquiescent d'un léger mouvement obséquieux de la tête.

GOLIBA.— Marie! et Marie?

MARIE.— Je suis là.

L'homme tape dans ses mains. Aussitôt des femmes entrent. Les femmes pourraient être jouées par des hommes.

Chacune va dans les bras d'un tirailleur. Elles portent des robes de gala, excessives, apparentées Haute Couture. Ce qui donne paradoxalement l'impression qu'elles sont costumées pour un carnaval.

L'HOMME.— Les épouses de messieurs les ministres.

Goliba se détache des autres. Il se met face au public. La lumière se concentre sur lui.

GOLIBA.— Ainsi donc, le pouvoir désormais me tend les bras. Et il ne tient plus qu'à moi d'en décider. Un claquement de doigts, un signe et le trône se glisse sous moi pour embrasser mes fesses.

Silence. Puis, de la tête, il fait un petit signe d'allégeance. Applaudissements des autres dans la pénombre. Lumière générale pendant que Marie le rejoint. Aussitôt, comme si tout cela était préparé d'avance, sur un signe du monsieur, « ministres » et « épouses » se séparent; ils forment à présent deux groupes distincts.

L'HOMME.— Et maintenant, permettez-moi, monsieur le président, madame la présidente, de clore cette magnifique cérémonie par le premier air du *Conseils à une jeune maîtresse de maison* composé au siècle dernier par l'archiduchesse de Morant. Air de circonstance puisqu'il enseigne par l'émotion du chant, à nos futures épouses de ministres comment se comporter dans le grand monde.

Futurs ministres et futures épouses de futurs ministres exécutent sur leurs propres paroles une sorte de menuet. L'homme bat la mesure. L'orchestre les accompagne.

L'HOMME.— De l'élégance féminine. 1-2!

LE CHŒUR DES FUTURES ÉPOUSES	LE CHŒUR
DE FUTURS MINISTRES	DES FUTURS MINISTRES
Une robe doit,	Choubidoubidou
convenons-en,	Choubidoubidou
se fondre dans	Choubidoubidou
une silhouette,	
	Convenons-en
dans un âge,	
	Convenons-en
	zen-zen-zen

dans un milieu,

Convenons-en
zen-zen-zen

dans une occasion.

Convenons-en
Zen-zen-zen

Une artiste,
même vieille et décatie,
peut se permettre
une tenue extravagante,
une bourgeoise, non.

Non
non-non-non
Non

Le soir,
on ne sort ni en jean
ni en blouson,
et à un mariage,
même s'il a lieu à midi,
une robe très habillée
est ce qui sied

Sié-sié-sié

L'HOMME.— Du pourboire. 1-2!

LE CHŒUR DES FUTURES ÉPOUSES
DE FUTURS MINISTRES

LE CHŒUR
DES FUTURS MINISTRES

Donner le pourboire
est tout un raffinement.
10 %, service compris,

15 % et plus, service non compris.

Ne jamais donner de pourboire
aux hôtes et
aux stewards de l'air,

Cela les vexerait.

ni au coiffeur
s'il est propriétaire de son salon,

Cela le vexerait.

ni à aucun fonctionnaire

Cela le vexerait.

L'HOMME.— De l'argent. 1-2!

LE CHŒUR DES FUTURES ÉPOUSES
DE FUTURS MINISTRES

LE CHŒUR
DES FUTURS MINISTRES

Avec beaucoup d'argent
comment vit-on ?

Bien.

Même très bien.
Un vrai riche
est discret sur sa fortune.
Gardez-vous cependant
de passer pour
un nouveau riche.

Leur insolence est
le comble de la vulgarité.
En toutes circonstances
ils ne peuvent s'empêcher

de faire étalage
d'un luxe tapageur
de mauvais goût.

Comment vit-on avec peu d'argent ?

Mal.

Même très mal.
Un vrai pauvre
ne peut avoir de savoir-vivre,

il peut tout au plus
se contenter
d'un savoir-survivre.

Cependant
il serait désobligeant
de le tutoyer

de l'appeler par son prénom.

Appelez-le Monsieur

ou Madame.

*Peu à peu, l'orchestre s'emballe, les futurs ministres et les futures épouses de
futurs ministres aussi.*

*Le menuet se débride et devient carnavalesque pendant que des pétards explo-
sent et que des feux d'artifice jaillissent.*

LE MASQUE BOITEUX

*Acteurs et spectateurs se mêlent. Précédés par l'orchestre, ils sortent du théâtre et fondent sur la ville en essayant d'entraîner tous ceux qu'ils croisent dans cette fête de la Libération.
Jusqu'au bout de la nuit.*

JOUR.